



D'aussi loin que je me souviene, j'ai toujours souhaité être mort. Ne serait-ce que pour pouvoir enfin le dire. Pouvoir enfin le vivre. Pardonnez mon absence en ce jour où vous êtes rassemblés devant mon cadavre coincé dans ce cercueil choisi en pleurs, mais les circonstances m'ont, vous l'aurez compris, contraint à manquer cette scène. J'avoue que je ne comprends pas vos tristes visages. J'ai l'impression que vous perdez un être cher. Un être d'exception. Mais vous savez bien que ce n'est pas du tout le cas. Vous savez bien que vous perdez votre temps. Ce n'est que moi qui suis parti. Ce n'est que ma personne qui n'est plus dans le présent. Je n'existe plus. Sauf dans un passé dont on n'a jamais démontré l'existence, quelque part... Alors jusqu'à preuve du contraire, considérez-moi comme... non, justement, ne me considérez plus. Vous avez tellement meilleures choses à faire. Combien de temps allez-vous encore gaspiller à pleurer mon absence comme si c'était un événement triste ? Vous pleurez le processus le plus logique du monde. Le plus inchangé de tous les temps. En pleurant ma mort, vous pleurez la vie. Honte à vous ! Laissez-moi donc n'être pas, en toute tranquillité. Et allez donc vaquer à vos occupations tellement plus primordiales pour le

temps précieux qu'il vous reste comme organisme biologique. Je sais que c'est une occasion de laver vos consciences, je le sais tellement ! Parce que je l'ai fait tellement de fois quand j'étais vivant. Mais arrêtez. Pour laver votre conscience, vous devez d'abord savoir sur quoi repose la morale dont vous usez pour vous orienter. Pour ne pas sombrer lentement dans l'ombre de l'incertain, de l'évasif, de l'approximatif, du hasard. Des ombres bien plus noires que le triste costume dont on a affublé mon cadavre, alors que je ne l'ai jamais porté de mon vivant. Pourtant mes consignes étaient claires. Rien. Je ne voulais rien. Pas de cérémonie. Pas de musique. Pas de témoignage triste qui raconte quels beaux moments nous avons eu la chance de vivre tous ensemble. Même à toi, papa, je l'avais dit. Mais arrêtez donc ! Je suis mort.

Quel bonheur de pouvoir enfin prononcer ces mots sans mentir. De votre vivant, vous en êtes incapables. Je le sais. J'ai été l'un d'entre vous. Et comme je l'ai laissé entendre plus haut, je n'ai jamais vraiment aimé ça.

J'aurais pu me réjouir. Apprécier chaque petite parcelle de vie, chaque respiration incontrôlée, chaque regard échangé, j'aurais pu même me dire que tout est relatif, avec dans le lot toutes mes certitudes. J'aurais pu trouver miraculeux un tel agencement de couleurs, d'éléments, de particules, de matière, d'énergie, j'aurais pu trouver miraculeux le processus naturel de la biodiversité qui m'a permis d'émerger un jour... Mais comment m'en émerveiller sans penser comme un humain ?

Quoi ? Vous êtes encore là ? Ah... vous attendez la musique, sûrement. Cette mélodie douceuse qui fait monter les dernières larmes retenues par politesse, par fierté, par combat contre soi-même. Pourtant les larmes sont aussi un miracle de la vie, non ? La politesse serait assez puissante pour aller à leur rencontre ? Étrange...

